

À huit heures, la cloche annonçait le souper. Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait les chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions le ciel, les bois, les derniers rayons du soleil, les premières étoiles. À dix heures, on rentrait et l'on se couchait. Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de siamoise flambée ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile ; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade, qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant, il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi, nous échangeions quelques mots à voix basse, quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Châteaubriand. *Mémoires d'Outre-tombe*. 1848.

Lou soupa, l'announciavo à vuech ouro la campano. Après lou soupa, i bèu jour, s'assetavian sus lou peiroun. Arma de soun fusiéu, moun paire tiravo li machoto que sourtien di merlet à jour fali. Lucilo emai iéu alucavian ma maire, lou cèu, li bos, li darnié rai de soulèu, li proumiéris estello. À dès ouro, se recampavian e s'ajassavian. Èron d'uno outro meno li vesprado d'autouno e d'ivèr. Un cop lou soupa feni, e que li quatre taulejaire avien tourna de la taulo à la chaminèio, se trasié ma maire, en souspirant, sus un vièi lié de siameso flambado; metien davans elo un coufin em'uno candèlo. M'assetave proche lou fiò emé Lucilo; li serviciau levavon taulo e se retiravon. Moun paire coumençavo alouro uno permenado que prenié fin qu'au moument de s'ana jaire. Èro vesti d'uno raubo de ratino blanco o puslèu d'uno meno de mantèu que l'ai vist en-liò mai. Sa tèsto mita chauvo, èro capelado d'uno bounetasso blanco qui se tenié touto drecho. Quouro, en se bambanejant, s'aliuenchavo dóu fougau, la vasto salo èro tant mau escleirado d'uno souleto candèlo que lou vesian pus; pièi s'entournavo d'aise devès la lusour e se desacatavo d'à cha pau de l'escuresino coume uno trèvo, emé sa raubo blanco, sa bouneto blanco, sa fâci loungarudo e palinello. Quand istavo de l'autro man de la salo, Lucilo emai iéu s'escambavian quàuqui mot à la chut chut; quincavian plus quand s'aflatavo de nautre. Nous venié en passant : « Dequé parlavias ? » Palafica de l'esglai, respoundian rên; countuniavo soun camina. Lou demai de la vihado, l'auriho destriavo rên mai que lou pica leugié de si pas, li souspir de ma maire e lou murmur de l'auro.

Châteaubriand. *Mémoires d'Outre-tombe*. 1848. Revira à l'oucitan.